

XYZ. La revue de la nouvelle

Portrait d'été en crème glacée

Pierre Salducci



Numéro 30, été 1992

Les Montréal d'XYZ

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salducci, P. (1992). Portrait d'été en crème glacée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 9–13.

PORTRAIT D'ÉTÉ EN CRÈME GLACÉE

PIERRE SALDUCCI

Je rentrais du travail, hier vendredi, et alors que je me dirigeais vers la maison, je décidai tout à coup de faire une halte chez le marchand de crème glacée, tout à côté, parce qu'il faisait si chaud que, de toute façon, il était inutile de songer à quoi que ce soit avant d'avoir essayé de se requinquer un peu, et bon, comme je dis toujours, quiconque n'a pas goûté une crème glacée en suivant les rues brûlées de Montréal l'été ne connaît pas encore le sens de la vie. La ville est si chaude, les crèmes glacées si attrayantes... personne ne résiste!

C'est à Montréal que l'été québécois est le plus insoutenable et, par chance, c'est là aussi qu'on trouve les meilleures crèmes glacées qui soient. Je me souviens que j'ai passé tout mon premier été ici à découvrir la ville derrière un cornet gaufré au chocolat en espérant échapper à ses chaleurs implacables. À la fin, chaque quartier ou monument était associé à un parfum différent. Ainsi, j'ai parcouru le Vieux-Montréal dans des effluves de banane, le Plateau avait un vieux goût d'érable et noix, j'ai grimpé dans le stade olympique en léchant de la pistache et l'oratoire Saint-Joseph me rappelle systématiquement une odeur un peu forte de rhum et raisins...

Mais hier, donc, je revenais du bar laitier, et pour me détendre un peu, je me promenais rue Laurier avec une énorme boule de crème dure parfum «gâteau au fromage et framboise», un goût vraiment inimaginable ailleurs qu'ici. Je dégustais ça tranquillement, en poussant mon vélo d'une main, quand une dame plutôt bien mise m'arrête et me demande combien j'ai payé ma glace; alors là, moi, pas fier parce que je me doutais bien que mon budget

crème glacée était pas mal trop important par rapport à mes investissements dans l'aide au tiers monde, je lui réponds avec mon ton le plus innocent possible que, si je me souviens bien, je l'ai payée deux piasses et quinze, et alors là, c'est incroyable, la dame, elle est devenue toute verte, toute blanche, elle a ouvert la bouche lentement, pourtant aucun son n'en sortait tellement ça l'impressionnait, et puis ses lèvres s'arrondissaient, s'arrondissaient et alors là, seulement, elle a répété « deux dollars et quinze » et je voyais plein de points d'exclamation devant sa bouche, et des points d'interrogation aussi et de la suspension, beaucoup de suspension, et ça avait l'air énorme à ses yeux, comme un scandale, une insulte à la pauvreté du monde, et moi, forcément, j'étais très très gêné et je ne savais plus quoi dire, elle me regardait toujours et j'ai remarqué qu'elle tremblait légèrement. Sur le coup, j'ai pensé lui offrir une glace à elle aussi, lui donner de l'argent pour qu'elle s'en achète une comme la mienne, une plus grosse même si elle voulait, mais quand même, j'ai hésité, je ne savais pas trop au juste, je me suis dit que ce serait peut-être encore plus insultant pour elle, et alors je suis parti. Comme ça.

Pour un peu, le plaisir était gâché. Le regard des autres me faisait peur tout à coup, je redoutais d'autres interventions, j'étais persuadé que tous et chacun n'avaient d'yeux que pour l'objet de mon inavouable plaisir. Où aller désormais, précédé de cet outrageant objet de scandale qu'était devenue ma crème glacée ? Je songeais à la jeter à terre, la piétiner sauvagement comme une chose impure et misérable. Il fallait m'en défaire, même si cette seule pensée me révoltait. Je la regardais, mais c'était comme si elle me suppliait de la garder encore et de jouir avec elle jusqu'au bout de notre félicité. J'étais déchiré entre un plaisir impudique et une culpabilité honteuse. Alors j'ai arrêté ma promenade avec l'idée de me réfugier chez moi pour finir mon régal tranquillement. Seul. À l'abri des stores vénitiens. De toute façon m'en passer, je ne pourrais pas, je le savais maintenant. Arrêter les crèmes glacées, ça non, je ne suis pas capable, alors pour ne plus faire souffrir le monde, pour ne plus provoquer de pareils esclandres, j'ai décidé de me

cacher. Je suis rentré aussitôt, couvrant quasiment en courant les dix pas qui séparent la rue Laurier de chez moi. Et tant pis pour les autres.

Tout semblait calme à nouveau, moi y compris. J'approchais du perron, attaquant la deuxième boule de mon cornet, parfum « menthe et brisures de chocolat ». Par réflexe, je glisse ma main — pas celle qui tenait la crème glacée, évidemment — dans notre énorme boîte aux lettres, sachant très bien qu'elle serait vide, car, de toute façon, ça faisait dix jours que les facteurs bloquaient tout le courrier et que rien n'arrivait. Et pourtant, surprise ! je sens quelque chose sous mes doigts et je sors une grosse enveloppe brune, votre lettre, qui — bénéficiant d'un incroyable hasard ou d'un sort privilégié réservé au courrier en provenance de l'étranger — avait franchi le mur des grévistes, véritable parcours du combattant, et s'était rendue, seule, jusqu'ici. Mais alors que j'allais concentrer toute mon énergie à me réjouir de votre envoi, arriva ce que je redoutais depuis que j'étais sorti du bureau et que j'avais jeté un coup d'œil inquiet vers l'horizon : comme une grosse bâche gonflée qui cédait tout à coup, le ciel se déchira et le plus gros orage que j'aie jamais vécu en Amérique du Nord me tomba sur la tête.

Voilà qui contrariait singulièrement le petit cérémonial que je m'étais promis en votre honneur à peine avais-je découvert votre courrier. Déjà je m'étais imaginé installé au frais de mon salon, calé dans la chaise berçante à laquelle j'aurais imprimé un léger mouvement de va-et-vient, dégustant votre lettre tout en dévorant les restes de ma crème glacée, après avoir choisi le fond musical le plus approprié, comme par exemple l'air de Mikaëla dans le *Carmen* de Bizet : « J'apporte de sa part, fidèle messagère, cette lettre, et puis un peu d'argent, pour ajouter à votre traitement... » J'aurais fait une véritable cérémonie de cette première missive, un rite, un monument. J'en aurais fait un jour férié, une fête nationale ! Rien n'aurait été trop beau. Je lui aurais écrit des symphonies et des musiques de messe. Fanfares et trompettes y compris. Je lui aurais tout donné en mémoire de vous tant j'avais de nostalgie. Je vous aurais accordé toute l'attention dont j'étais capable après une

journée de travail, exploité comme le sont les immigrants dans tous les pays, or voici que j'hésitais tout à coup.

Le tonnerre grondait en rafales et je tournais successivement ma tête vers votre lettre, puis vers le ciel, vers votre lettre encore, puis vers le ciel encore, ne sachant ni à qui ni à quoi accorder ma préférence. D'une part, j'avais en main votre première lettre, tant attendue qu'il était impossible d'en remettre encore la lecture ne serait-ce que de trente secondes et, d'autre part, s'offrait à mes yeux un orage si fort, si intense que le spectacle à lui seul valait mille films, cent opéras, des milliers de chansons et pas mal de pièces de théâtre... Plus j'y songeais et moins je parvenais à fixer mon choix. Je n'arrivais pas à me décider à repousser la lecture de la lettre au profit de l'orage et, en même temps, j'étais tenaillé par la crainte que la lecture immédiate de la lettre ne me coûte la totalité du spectacle de l'orage, parfois assez court. Rajoutez à ça que je devais garder un peu d'attention à ce qui restait de ma crème glacée et, bref, c'était l'horreur! Si bien que j'étais là, sur le perron, à ne savoir que faire quand, finalement, j'ai décidé de concilier les trois.

La crème glacée dans une main, la lettre dans l'autre, je me suis assis bien à l'abri, à même le sol en bois de la galerie, pour ne rien perdre du spectacle de l'orage. J'ai ouvert votre lettre et plus j'en sortais et plus il y en avait. C'était une vraie pochette surprise. Un festival. Noël et le Jour de l'an à la fois! Et puis bien sûr, je levais la tête de temps en temps pour ne rien perdre du spectacle de l'orage qui continuait toujours, et c'était très très impressionnant. Cette sorte de peur qu'on éprouve toujours devant un orage trop fort se mêlait à l'émotion qui montait en lisant votre lettre, et tout ça se confondait tellement qu'à la fin, forcément, ça devenait très intense, et je ne savais plus d'où provenaient vraiment mes sentiments ni si j'étais heureux ou triste, fasciné ou inquiet, ni même ce qui comptait le plus pour moi. Je me laissais aller au gré de ces frissons et je perdais mon regard dans tout le gris qui tenaillait la ville irrémédiablement.

Partout, on frôlait l'Apocalypse. Un éclair, d'une puissance peu commune, fit trembler le sol jusqu'aux fondations de la

maison, dans un écho sinistre. Sous la secousse, l'alarme d'une voiture au loin se mit en branle tout à coup, déclenchant une sirène aux hurlements hystériques. Devant moi, des gens passaient en courant, abrités sous des parapluies ou parfois sans rien. Des cyclistes me dépassaient en filant comme des anguilles qui laissaient un zip humide derrière elles. Moi j'étais immobile, toujours assis en tailleur sur les planches et parfois, les gens, quand ils me voyaient, ils ralentissaient vaguement et c'était comme s'ils découvriraient une apparition. Je devais avoir l'air fou ou quelque chose, je ne sais pas exactement, mais ils ralentissaient, comme ça, et me jetaient de drôles de regards avant de reprendre leur fuite.

C'est à ce moment-là que je me suis dit, quand tu leur écriras à ton tour, il faudra que tu leur parles de tout ça. Des crèmes glacées de Montréal, des orages presque quotidiens et si violents pendant l'été, que je n'en avais jamais vus autant, et aussi de la galerie devant la maison qui rappelait une certaine idée qu'on pourrait se faire de la Louisiane ou, en tout cas, de tout sauf de Montréal... Je me suis dit que ce serait une lettre qui commencerait par quelque chose comme « Montréal, ce 31 août 1991 », et qu'il faudrait raconter comment ça s'est passé, la lettre, l'orage, tout... et voilà, c'est ce que je fais maintenant, forcément.

Après, l'orage s'est calmé et c'était comme si tout s'était entendu pour aboutir et se conclure dans un parfait ensemble. Les dernières gouttes de pluie coïncidaient avec les dernières traces de crème glacée avalées alors même que j'achevais votre lettre. Je suis rentré dans la maison et j'ai mis le microsillon d'Ella Fitzgerald. Celui où elle chante *I love Paris*. Et là-dedans, elle explique qu'elle aime Paris en été comme en hiver, sous la neige ou avec du soleil, et évidemment, c'est beau, c'est romantique, c'est nostalgique, y a des violons et des trompettes, des petits accords de piano et de saxo, et moi, comme une bille, à chaque fois, évidemment, je pleure.

XYZ